

TOROS

16 mai 1965 - N° 765



AU CLAIR DE LA LUNE - NIMES (9 mai)

La « lune », dans notre parler imagé, lorsque la chaleur tombe accablante, comme en ce dimanche de mai, c'est... le soleil. Aussi, avons-nous intitulé notre article par référence à l'astre « sans lequel les choses ne seraient que ce quelles sont », mais dont la générosité éclate parfois au-delà de nos désirs. En effet, la « lune » tombait si drue qu'il nous faut faire un effort inaccoutumé, faute de rodage en ce début de temporada, pour relater avec quelque apparence de netteté la novillada d'ouverture à Nîmes. Une chambrée satisfaisante — évaluée approximativement à 6000 personnes — présidait et concourait à cette manifestation. Nous écrivons concourait parce que, on le sait, le public des toros « participe » lui aussi à la Fiesta (c'est le seul acteur qui débourse pour être joué). Nous accorderions volontiers un satisfecit au public de ce jour, s'il n'avait manifesté contre non pas la première mais la seconde pique. Bien entendu, quand le bon toreo lui est présenté, les réactions du public se trouvent en conformité avec celles des aficionados. Ne nous étonnons donc pas de l'avoir vu vibrer aux faenas de « Tinín » ou de Pallarés. Le bon toreo permet d'ailleurs de rétablir l'échelle des valeurs, de remettre à sa place la pacotille. Il convient de remarquer que malgré la présentation en premier lieu de la pacotille, le public ne s'emballa pas sur elle.

« EL CARLOTEÑO » (bleu pâle et or) s'efforça de ne pas sombrer dans la charlotade. Malgré ce, son allure dépenaillée, son style syncopé, l'indigence de son capeo d'accueil sautèrent aux yeux de tous. Ajoutez que le premier novillo passa plus de temps affalé sur le sable — toreros répétant de vaines tentatives de le relever en le soulevant par la queue : spectacle écoeurant, pitoyable, lamentable ! — que debout et vous comprendrez pourquoi le numéro du Carloteño ne franchit pas la rampe, les essais de manolequina soulevant les plus vives protestations. La mort, tâlée à l'emporte-pièce, dans tous les terrains n'ajouta rien à la gloire du torero (?)... qui ne se racheta pas davantage au quatrième, le plus armé du lot, le plus puissant aussi (il provoqua une chute) sinon le plus brave en 2 assauts (le second après sonnerie, trissé) et qui parvint noble au dernier tiers. (Le bicho, conformé différemment des autres et peut-être d'ascendance Veragua, rappelait la morphologie du fameux « Peletero » lidié à Bordeaux). Le Carloteño, après l'avoir bien fixé et toréé vaillamment par redondos, se désunit à mesure que s'écoulaient les minutes et tua piteusement en visant plusieurs fois l'épaule et en biaisant. Créditions le d'un quite serré par gaoneras à son premier, et passons « au suivant ».

Avec TINÍN (groseille et or) le toreo reprit ses droits. Nous croyons que le grand garçon a donné ce jour son (actuel) maximum. Il canalisa, s'il ne sut pas suffisamment allonger la charge de l'ouragan sorti second : belles véroniques en chargeant la suerte ; mise en place face au piquero. Le Domecq poussa d'abord avec une grande bravoure, puis tenta de sortir seul mais, repêché, revint contre le matelas : ainsi, par 3 fois. Le quite de Tinín, par chicuelinas très basses et rebolera, souleva l'ovation. L'animal dès lors ouvrit la bouche, puis se plaignit du châtement des harpons, meugla. Il conservait de la vivacité, mais n'était pas sur rails : on le vit parfois hésiter au centre de la suerte (défaut que Tinín sut corriger d'un appel du leurre), presque toujours il « cornéa » en fin de la passe, marquant une tendance à se serrer sur l'homme. La faena, templada, volontaire, classique, mais non sans vibration, dans le style de El Estudiante, comporta de très beaux redondos, trois naturelles extra sur quatre, de profonds pechos, à côté de muletazos moins bien venus et où le léger codilleo de l'homme, particulièrement sensible dans les passes hautes à deux mains, reprenait le dessus. Mais le chico conserva la direction des opérations, ce qui n'était pas sans mérites. Hélas ! la mort, elle, fut répréhensible : l'estocade, en effet, fut portée sans entrer ni se croiser, résulta en avant, le bicho, non cuadré, s'enferrant. Deux descabellos, le second « farfouillé ». La faena, sinon l'estocade, méritait l'oreille, accordée. Il aborda le distrait cinquième par une série de véroniques, heureuses quant à l'aguante; mais la légère imperfection terminale signalée plus haut se renouvela. Efficace mise en suerte. Le noir andalou, aux cornes écartées, poussa dur sous le fer et fallut l'insistance tenace de Tinín pour le quitter du cheval, après plusieurs tentatives. L'animal se plaignit du châtement des banderilles et passa au dernier tiers encore ardent, se retournant vite. La faena se déroula assez semblable à la première, les séries de redondos agrémentées de molinetes, afarolados, pechos, baissa un peu de ton à la naturelle. Comme elle fut terminée d'une estocade concluante, pourtant portée sans s'engager et en restant sur la face, la présidence crut bon d'accorder deux oreilles. On en oublia d'honorer le cadavre de ce n° 55, carence que le public pallia de ses bravos. Tinín est à revoir. Son application, les principes auxquels son toreo se réfère, une belle plastique devraient l'amener — s'il persévère — à prendre pleinement confiance en lui, à corriger le codilleo, à mieux terminer ses passes et, par conséquent, à ne plus patiner de l'une et l'autre, parfois. Nous lui conseillerons aussi, un peu plus de modestie à l'heure de brandir les trophées (pourquoi avoir arboré 2 oreilles à son premier ?) et d'accomplir le tour de piste (pourquoi en surajouter un second ?).

Le jeune PALLARÉS (blanc et or) ne nous aurait certes pas convaincu de ses talents, à son premier. Bien sûr ne nous a pas échappé le fait d'entreprendre d'emblée son adversaire, de le mettre en suerte (tout comme Tinín : ce sérieux dans la lidia mérite d'être souligné) ; mais déjà on notait de l'inégalité dans ses véroniques, la rapidité avec laquelle il passait aux choses plus faciles comme les chicuelinas. On vit aussi qu'il ne maîtrisait pas son adversaire et ne parvenait pas à corriger sa manie de s'échapper sur la droite. L'animal prit deux piques, en désarmant avant de sortir seul rapidement. Son escrime par le haut ne facilita pas la tâche des banderilleros. Pallarés, le bras gauche posé sur la barricade, à la Luis Miguel, déploya sa muleta pour une passe haute droitière, puis dessina quatre basses suaves, suivies de redondos bien tracés, malgré la tendance de l'animal à la fuite. Mais, finalement, le bicho s'échappa. En vain, Francisco ramena-t-il son vis-à-vis au centre; le Domecq n'y resta pas ; aussi fut-il contraint de tenter de camoufler son échec par des fioritures, de jolies choses superficielles. Vraiment, l'estocade, portée avec assez de volonté, certes, et bien placée mais sans passer la corne ne méritait, pas plus que la faena, une oreille ! Mais le descabello n'avait-il pas été concluant !!! Après le succès de Tinín, il fallait à Pallarés, pour conquérir la Cape d'Or offerte par la Peña Ordóñez, mettre les bouchées doubles. Il les mit. Toute la lidia de ce novillo (la mise à mort exclue : ces jeunes ne savent pas tuer, hélas !) fut un enchantement de l'esprit et des yeux. Car Pallarés reçut d'emblée encore et par des véroniques à l'ancienne le porteur de la devise blanc et rouge, ce qui eut pour effet de remettre la tête du cornu en position normale, tourna chicuelinas et faroles avant de placer en suerte l'animal. Mais où Paco brilla du plus vif éclat, ce fut avec la muleta, où il se révéla un véritable petit maestro par la suavité, la finesse, l'enchaînement, la variété en même temps que la profondeur (chaque fois que le bicho menaçait de le déborder il cessait de toréer à pieds joints, avançait la jambe pour garder emprise sur la bête) de son jeu. Certaines séries et le remate furent rigoureusement enchaînés sur place, avec l'art exquis d'un Pepe Luis Vazquez, dont le chico évoque la silhouette. Ces cites au centre de la piste (tous peones ayant été écartés) la muleta pliée dans la main gauche, de face, avec gaillardise juvénile, quelle oasis de fraîcheur c'était par cette « lune » ! Il est grand dommage que le brun adolescent ne tue pas : et comment le pourrait-il, avec sa taille réduite quand il ne croise pas et ne passe pas le guichet ? comment le bras court conduirait-il la pénétration de la lame jusqu'au pommeau quand le matador (?) reste sur la face (à moins de se jeter entre les cornes, bien sûr, ce qui n'est guère recommandé ?) Trois pinchazos, le second farfouillé au point de provoquer la réaction du bicho qui lança la corne et érafla la fesse du torero (Aucune allusion dans le titre), et enfin un descabello furent nécessaires à terrasser le novillo. Malgré ce, par 7 voix contre 6, le jury accorda à Pallarés la Cape d'Or, qui lui fut remise par M. Jourdan, maire de notre ville. Cette décision fut accueillie par des «mouvements divers» de la part du public et un dépit manifeste et compréhensible de la part de « Tinín ». « Il aurait fallu, du capote de paseo, pouvoir faire comme du manteau de St-Martin » suggérait à la fin du spectacle un de nos amis, M. Pedrolo. Les novillos de Juan Pedro DOMEcq, aux armures courtes dans l'ensemble, certaines un peu rentrées, manquaient de trapio. On sait le gabarit réduit de la race. A des degrés divers, sauf le troisième et aussi le second, ils se comportèrent bravement, mais leur châtement se limita pour la plupart à une seule pique, ce que nous regrettons, car on ne juge bien la bravoure que passée la surprise du premier contact avec le fer. Les novillos montrèrent la caste de la maison : il ne fallait pas céder du terrain devant eux, leur abandonner la direction des opérations, sous peine de subir leur loi. C'est ce que comprirent « Tinín » et Pallarés et ce qu'ils tentèrent, avec des fortunes diverses, de mettre en pratique. On vit toréer parce qu'on vit lidié. Nous allions oublier de signaler les 2 paires de banderilles de « Solanito » au sixième novillo (bravo à la présidence d'avoir attendu le second passage de Ramon Solano pour changer le tiers)... et le désagrément émanant de haut-parleurs criards. Si le lecteur n'a pas eu la patience de nous suivre jusqu'au bout, c'est que nous n'aurons pas su, du panache de nos deux jeunes novilleros plébiscités, tirer la plume pour écrire ce mot.

PAQUITO.

Si on nous demande ce que nous pensons de l'âge et du poids de ces novillos, nous dirons, faute de les avoir nous-même contrôlés (souhaitons que cette possibilité soit offerte à tous, avec le retour à l'étal des bouchers) qu'il y avait apparemment dans le lot 5 novillos et 1 becerro et que les poids publiés pour être ceux des quatre quartiers nets nous ont paru majorés d'une quinzaine de kilos.